

# Le Kazakhstan brocardé en deux films de genre

Adilkhan Yerzhanov emprunte les codes du polar et du western pour dénoncer la corruption et la violence de son pays

ASSAUT  
L'ÉDUCATION D'ADEMOKA

Jusque très récemment, on ne savait pas grand-chose d'Adilkhan Yerzhanov. Sa présence dans les salles françaises se résumait à deux incursions, *La Tendre Indifférence du monde*, en octobre 2018, suivi de *A Dark, Dark Man*, en octobre 2020, qui avaient néanmoins suffi pour que l'on repère en lui une voix marquante du jeune cinéma kazakh, analogue et pourtant bien distincte de ce qui nous en arrivait jusqu'alors au compte-gouttes – en l'occurrence les films sobres et concentrés de Darezhan Omirbayev, le Bresson kazakh. De vingt-cinq ans son cadet, Yerzhanov, né en 1982, affiche un rapport décomplexé au genre, notamment au polar, auquel il emprunte régulièrement les formes. Un rapide coup d'œil à ses états de service révèle en lui un cinéaste déjà chevronné, ayant une petite quinzaine de longs-métrages à son actif, représentés dans les festivals internationaux, et dont la productivité connaît, ces dernières années, un sursaut impressionnant (deux films par an depuis 2019, trois rien qu'en 2022). Suivant de près la rétrospective

que lui a consacrée le Festival de La Rochelle en juillet, la sortie conjointe de deux autres de ses films récents, *Assaut* et *L'Éducation d'Ademoka*, offre une meilleure prise sur son œuvre.

*Assaut* annonce dès son titre la couleur du film de siège pour mieux en renverser la formule de l'intérieur. Dans le village (imaginaire) de Karatas, au cœur d'une steppe blanchie par l'hiver, un quateron de terroristes masqués et armés jusqu'aux dents prend en otage l'école du coin. Le gros des élèves parvient à s'évader, sauf une classe laissée sur place par un professeur de mathématiques, Tazshi, en pleine instance de divorce.

En l'absence de l'armée, bloquée sur le chemin par la neige, le chétif enseignant, qui a oublié ses fils à l'intérieur, décide de monter son propre groupe d'intervention avec les moyens du bord. Or, le personnel restant – un prof de sport bedonnant, un gardien alcoolique, un directeur encravaté, un assistant idiot, etc. – compose une belle brochette de bras cassés, auxquels il reste juste une poignée d'heures pour s'entraîner et tenter quelque chose (le film est scandé tout du long par un compte à rebours annonçant l'imminence du fiasco).

*L'Éducation d'Ademoka* pratique lui aussi l'art du contre-pied, mais

Ademoka  
(Adema Yerzhanova)  
dans  
«L'Éducation  
d'Ademoka».

DESTINY FILMS

l'applique cette fois au récit de formation. Ademoka, adolescente boulotte aux cheveux rouges, réfugiée du Tadjikistan, loge avec sa famille dans un campement de fortune et vit de mendicité sous la houlette de la mafia locale. A la suite d'une rafle de police, un agent tombe sur ses desins et, plutôt que de procéder à sa déportation, lui conseille vivement d'aller à l'école.

**Ironie à double détente**

Intégrer le système scolaire kazakh, réservé aux élites, est chose presque impossible pour une représentante comme elle de la minorité nomade Lyuli (Tziganes d'Asie centrale), ce qui la condamne aux errances clandestines. Mais Ademoka insiste et trouve une aide inattendue en la personne d'un professeur détroqué, renvoyé de l'université pour alcoolisme, une loque dont la cul-

ture livresque – des humanités débitées à coups de grandes citations – ne trouve plus aucune oreille attentive. Les deux s'associent pour former un duo maître-élève aussi cocasse que boiteux, et l'on se demande bien qui des deux a le plus besoin de l'autre.

Dans les deux films, qui racontent tous deux une forme d'apprentissage impossible, le recours au genre, à ses archétypes, à son folklore, n'est jamais à prendre au pied de la lettre, mais renferme une ironie à double détente. Yerzhanov se sert du genre contre lui-même, plantant à son endroit un théâtre en plans larges d'incompétence et de dysfonctionnements, qui tire l'ensemble vers l'universelle déficience humaine. *Assaut* prospère sur les bévues de sa bande pusillanime de pieds nickelés incapables de manier les armes, dépourvus du moindre sens pratique, quand

**Dans les deux films, le recours au genre, à ses archétypes, à son folklore, n'est jamais à prendre au pied de la lettre**

leur meneur binoclard se gargarise de «pragmatisme». *L'Éducation d'Ademoka* abouche un maître défaillant et une pupille butée dans les termes d'un coaching aussi aberrant que burlesque.

Ce dysfonctionnement concerne plus largement le Kazakhstan, dont Yerzhanov ne cesse de révéler la corruption à tous les étages, les passe-droits généralisés, les petits arrangements de

chacun avec sa conscience. Le cinéaste s'intéresse plus particulièrement au territoire en ses confins, là où l'autorité de l'Etat s'estompée, pour laisser place à une sorte de «Far West» (ou plutôt «Far East») où ne règne plus que la loi arbitraire du plus fort.

Le western est peut-être la référence ultime de ce cinéma, mais un western lui aussi inversé : au mythe de la fondation américaine y aurait succédé le délitement sans fin des structures de l'URSS en ses républiques satellites, pour laisser place au grand désert moral du capitalisme sauvage et des bandes mafieuses.

Au centre de ce cinéma trône la figure de l'idiot, dostoïevskien ou demeuré, souvent joué par le récurrent Daniyar Alshinov (déjà inspecteur maladroit dans *A Dark, Dark Man*), qui dit quelque chose de la position de Yerzhanov vis-à-vis des violences et des abus qu'il dépeint. Non pas celle du cinéaste en colère ou drapé dans une posture dénonciatrice, mais une forme de candeur prenant la laideur du monde en écharpe.

Les travellings d'*Assaut* installent une tension latente en laquelle ses personnages antihéroïques patinent, trébuchent. Les cadres fixes et larges découpent *L'Éducation d'Ademoka* en saynètes qui friserait presque le folklore, si elles n'étaient guettées par un humour cruel, mordant. Le cinéma de Yerzhanov est à mi-chemin : impitoyable et innocent, il résonne dans le néant comme un grand éclat de rire, dévoilant des incisives acérées. ■

MATHIEU MACHERET

*Assaut*, film kazakh et russe d'Adilkhan Yerzhanov. Avec Nurbek Mukushev, Azamat Nigmanov (1h 30). *L'Éducation d'Ademoka*, film kazakh et français d'Adilkhan Yerzhanov. Avec Daniyar Alshinov, Adema Yerzhanova, Asel Sadvakasova (1h 29).

## La noirceur contrebalancée par un humour bouffon d'un cinéaste kazakh

À PEINE DÉBARQUÉ de quatorze heures de vol, suivies d'une descente chaotique dans le RER B, le cinéaste kazakh Adilkhan Yerzhanov, de passage à Paris pour la sortie conjuguée d'*Assaut* et de *L'Éducation d'Ademoka*, accuse le coup, mais tient ferme face aux questions des journalistes. Le visage juvénile recouvert d'un voile de mélancolie, l'artiste décoche des réponses brèves mais sûres.

Découvert en France en 2018 avec *La Tendre Indifférence du monde*, l'homme est l'auteur de quatorze longs-métrages en douze ans, une œuvre représentée dans les principaux festivals internationaux, mais peu connue dans l'Hexagone. Seuls deux d'entre eux avaient jusqu'alors rencontré les écrans locaux.

Né en 1982, à Jezkazgan, ville minière du Kazakhstan central, Adilkhan Yerzhanov nourrit depuis l'enfance un intérêt pour le cinéma et l'étudie à l'Académie nationale des arts du Kazakhstan, dont il sort diplômé en réalisation en 2009. «Pendant cinq ans, j'ai été amené à faire

beaucoup de films, raconte-t-il. Avec des caméras pas terribles et des budgets proches de zéro, j'ai fait énormément... de la merde ! Mais c'est ce qui m'a permis de gagner en expérience et de franchir le cap du cinéma professionnel.»

**Idiots magnifiques**

Avec ses polars à contre-courant (*A Dark, Dark Man*, en 2020, *Assaut* ou *Goliath*, en 2022), ses fables philosophiques (*La Tendre indifférence du monde*, *L'Éducation d'Ademoka*), Yerzhanov entretient un rapport plutôt retors au cinéma de genre. «Je me suis beaucoup inspiré du genre néonoir français, par exemple les films de Jean-Pierre Melville, dit-il. En faisant un film, il m'importe de poser un territoire, c'est-à-dire un espace avec des clichés. Pourquoi partir de clichés ? Parce que l'on peut aller très loin dans la négativité : on peut façonner des personnages obscurs, des anti-héros complexes et torturés. J'exprime une vision pessimiste sans céder à l'outrage, à l'exagération. La noir-

ceur appartient au drame, et en celui-ci réside l'expression de la beauté.»

Touche singulière de son cinéma, la noirceur y est contrebalancée par un humour bouffon et des personnages incompétents, des idiots magnifiques. «L'humour est très important, précise le cinéaste. C'est lui qui peut encore sauver un monde au bord du chaos. N'importe quelle situation quotidienne peut se traduire en termes d'absurdité, et je tiens à souligner cette part ironique de la vie. Les idiots qui peuplent mes films renferment une certaine noblesse morale. A l'exemple du Falstaff de Shakespeare, ce genre de personnage m'aide à rendre mon cinéma plus simple, plus accessible.»

En un peu plus de dix ans d'activité, Yerzhanov a atteint une cadence de tournage exceptionnelle – plus d'un film par an, trois en 2022 – pour un cinéaste évoluant dans le circuit d'auteur. «Ma discipline vient du fait que je n'ai presque pas de moyens, explique-t-il, et je sais que je ne pourrai pas refaire certaines prises.

Au Kazakhstan comme partout, les films qui ont le plus de succès sont les purs produits commerciaux. Ce n'est pas ce que je fais. Les auteurs sont condamnés à survivre, chacun à sa façon.»

Le cinéma de Yerzhanov met une ironie féroce à exposer la corruption qui gangrène les instances du Kazakhstan, et l'on se demande comment le réalisateur s'entend avec les autorités de tutelle. «C'est l'Etat qui subventionne le cinéma d'auteur, reconnaît-il. Je fais mes films avec des fonds privés et des aides publiques. Ce qui peut sembler paradoxal, c'est que l'Etat s'est fixé pour objectif d'éradiquer la corruption, ce qui rend en un sens acceptable la dénonciation qui en est faite dans mes films. Ça n'en reste pas moins chaque fois un peu délicat : je ne ferai certainement pas carrière dans les services publics ! Je vais donc continuer à faire du cinéma, en en conservant la teneur critique, même si mon but n'est absolument pas de noircir mon pays.» ■

MA. MT

## Enquête impossible au cœur de l'agrobusiness breton

Pierre Jolivet adapte, avec toute sa conviction sociale, la bande dessinée à succès de la journaliste Inès Léraud sur le scandale des algues vertes

LES ALGUES VERTES

Une plage des Côtes-d'Armor, à marée basse. Le sable a formé des petites dunes, couvertes d'algues gorgées de chlorophylle. C'est beau. Mais, vu de près, le paysage perd de sa splendeur, et on se retrouve devant des kilomètres de ce qui ressemble à des tas de salade pourrie.

Inspiré de la bande dessinée à succès, *Algues vertes. L'histoire interdite* (Delcourt, 2019), le dernier film de Pierre Jolivet reconstruit l'enquête de la journaliste Inès Léraud (également autrice de la

BD avec Pierre Van Hove et, coscénariste) dans le secteur de l'agro-alimentaire breton, responsable d'un désastre écologique.

Pour mémoire, voici l'explication scientifique donnée en préambule par le médecin urgentiste qui a lancé l'alerte : les algues vertes ne représentent aucun danger lorsqu'elles sont en mer ou déposées depuis peu, en petite quantité, sur le sable. En revanche, lorsqu'elles s'accumulent et se décomposent, elles dégagent de l'hydrogène sulfuré, un gaz nocif, qui sent l'œuf pourri. En deux mots, les algues vertes en putréfaction tuent. De la veine des fictions mi-

litantes qui revisitent des démêlés bien connus (*La Fille de Brest*, d'Emmanuelle Bercot, sur le scandale du Mediator, en 2016), l'intrigue produit un rapport somme toute classique entre l'observation des arcanes du pouvoir, la mise en péril de la vie privée des investigateurs et le goût du polar...

**Jeux d'influence et omerta**

Un joueur est mort. Des sangliers et un cheval aussi. Des éprouvettes ont disparu des laboratoires, des rapports d'autopsie ont été égarés, des jeux d'influence se nouent, une omerta se répand... De quoi mettre le spectateur en ap-

pétit. A l'efficacité narrative, Pierre Jolivet, dont on connaît la conviction sociale, propose une description rigoureuse des manœuvres de l'agriculture industrielle qui commença à transformer le paysage dès les années 1960. Derrière l'enjeu de santé publique, *Les Algues vertes* révèle la douloureuse position des paysans, qui tiennent à leur activité mais dépendent des grands groupes, dont ils sont aussi les victimes.

En miroir, le film ausculte le milieu de la presse (la radio) tel qu'il peut être soumis à des pressions financières. Que peut la passion d'une journaliste qui veut changer

le monde depuis que sa mère a été victime d'une pathologie due à la composition de ses plombages dentaires, lorsque le support pour lequel elle travaille est menacé de perdre ses subventions ?

Au-delà de l'enquête, le charme du film doit beaucoup au couple soudé d'Inès Léraud (Céline Sallette) et de sa compagne, Judith (Nina Meurisse). La première est journaliste pigiste, la seconde professeure de philosophie contractuelle. De cette double précarité, le film tire sa force : il présente les deux femmes comme des outsiders capables de rivaliser avec les grandes compagnies,

puisque, précisément, elles n'ont pas grand-chose à perdre.

Elles quittent Paris, emménagent dans une maison de famille au cœur d'un hameau du centre de la Bretagne, Judith prend un nouveau job pour soutenir financièrement le couple, et Inès s'autorise à travailler à perte... De cette pudique conspiration, imaginée au jour le jour, surgit une Bretagne énigmatique qui donne chair à ce polar. ■

MAROUSSIA DUBREUIL

*Film français de Pierre Jolivet. Avec Céline Sallette, Nina Meurisse (1h 47).*